



EDITH MERA

TARTARIN DE TARASCON

Un titre aussi célèbre, des aventures hilarantes, le dialogue de Marcel Pagnol, la musique de Darius Milhaud, une note morale irréprochable et Raimu en Tartarin, avec ces éléments le film français réalisé par Raymond Bernard, sur l'œuvre de Daudet, ne pouvait que rencontrer l'immense succès.

Le scénario nous mène tout droit à Tarascon. Tartarin s'exalte au récit des chasseurs de fauves. Il possède les armes les plus modernes, s'exerce à leur maniement et pousse parfois de terribles cris. Au retour d'une chasse où l'on n'a fusillé que des casquettes, toute la troupe des chasseurs entre dans une ménagerie et devant le lion. Tartarin murmure : « Ça c'est du gibier ».

C'en est fait. La rumeur publique annonce qu'il va partir en Afrique chasser les fauves. Tartarin trouve qu'on a beaucoup amplifié ses propos. Il voudrait bien rester tranquille près de son baobab. Mais l'honneur de la ville est engagé. Cédant aux instances du commandant Bravida, après un héroïque conflit entre Tartarin-pantoufle et Tartarin-chasseur, il part pour l'Afrique.

Dès son arrivée en Algérie, il est la proie d'un aventurier et de sa complice, qui le soulagent d'une partie de son argent.

Cependant, après avoir tué un âne qu'il a pris pour un lion, il descend vers le Sud, toujours accompagné de l'aventurier.

Il tue un vieux lion aveugle, propriété de la mosquée tandis que son compagnon s'enfuit, lui emportant le reste de son argent.

Ses bagages sont vendus pour indemniser le propriétaire du lion et Tartarin prend tristement le chemin du retour, suivi malgré lui d'un chameau qu'il repousse en vain.

Il songe à aller habiter Nîmes, mais à Tarascon toute la population, qui a vu la peau du lion arrivée depuis quelques jours, l'attend à la gare et lui fait une ovation triomphale.

L'interprétation est excellente. Un critique, E. Julia, dit de Raimu, qui tient le rôle de Tartarin : « Raimu a profité de sa soif charpenté

pour camper un méridional d'une parfaite authenticité.

« Sa tête a des expressions surprenantes de habileur candide. On peut peut-être regretter, sous un ventre d'une vérité comique, des jambes dont la mollesse vieillit le personnage que Daudet a créé en pleine possession de ses forces viriles. » Le rôle est tenu d'un bout à l'autre avec perfection. Toute la première partie est la meilleure. La vie de province, le cercle des chasseurs à la casquette, les types, l'accent, c'est là du comique de bonne qualité. On rit bien franchement.

« Le film entier est des plus divertissants. Il procure une réjouissante soirée à gouter en famille.



PIERRE-RICHARD WILLM, une vedette du « Prince Jean »

LE PRINCE JEAN

C'est Pierre-Richard Willm qui est tête de la distribution de ce film, qui est une adaptation cinématographique de la pièce de Charles Méré.

Ce dernier, à propos du Prince Jean, nous a dit :

« J'ai toujours été l'adversaire du théâtre filmé. Aussi n'ai-je pu donner mon approbation qu'à une adaptation filmée de mon œuvre et non à ma pièce découpée scène par scène. De fait, il y a un Prince Jean qui est ma pièce et un Prince Jean qui est un film.

« La diversité des tableaux m'enchantait. Les possibilités du cinéma ont permis de transporter l'action sur les lieux même

où elle est sensée se passer alors que le théâtre doit se contenter d'une approximation théorique des lieux. Il a fallu bouleverser un peu la succession des tableaux, pour les rétablir strictement dans l'ordre chronologique. Mais cela c'est l'affaire du cinéma et c'est pourquoi j'estime que l'auteur doit s'adjoindre ce collaborateur indispensable qu'est l'adaptateur.

« Je suis heureux d'avoir trouvé un scénario aussi adroitement découpé et aussi intelligemment adapté. »

L'adaptateur ainsi félicité par l'auteur, c'est Paul Schiller.

Le metteur en scène est le jeune Jean de Maguenat.

Celui-ci a dû réunir deux studios pour tourner les principales scènes. Il eut ainsi une surface de 2.000 mètres carrés pour l'évolution de la figuration.

L'origine des films exploités en France

S'il faut en croire une récente statistique, 29 films anglais ont été exploités dans notre pays durant l'année 1934, contre 126 films français, 45 films allemands et 220 films américains. En 1933, la proportion était supérieure de dix unités pour les films made in U.S.A. : 230 contre 220.



RAIMU dans une scène de « Tartarin de Tarascon »



ALLENNE et FRANÇOISE ROSAY dans un film de Jacques Feyder

CECIL B. DE MILLE

C'est un des plus fameux metteurs en scène du monde : celui dont le nom restera attaché aux chefs-d'œuvre du film muet. Ses dix Commandements et ses sensationnelles productions réalisées à l'écran parlant, dont Le Signe de la Croix.

La personnalité de Cecil B. de Mille est trop connue pour qu'il soit nécessaire de rappeler les étapes de sa carrière, entièrement consacrée au cinéma, dont il fut l'un des « pionniers ».

Après être resté éloigné pendant de longs mois de la production des studios, lors de l'avènement du film parlant, le Mille a fait « sa rentrée » le jour où il a constaté que

la technique nouvelle était au point et son grand mérite aura été d'avoir su concilier les exigences de la formule actuelle de prises de vues et de sons avec les mises en scène à grand spectacle, où il est indiscutablement passé maître.

Le Signe de la Croix fut une révélation. Le cinéma parlant avait en quelque sorte restreint le cadre et les moyens d'expression d'un film. De Mille fut le premier à oser entreprendre une production grandiose, réunissant des milliers d'interprètes et à réunir en un tout complet et harmonieux le développement parallèle d'une intrigue parée et d'une action se déroulant en tableaux grandioses.

Le succès qui accueillit Le Signe de la Croix, premier film parlant à grand spectacle, fut la consécration du grand



SUZET MAIS

QUELQUES MINUTES AVEC FRANÇOISE ROSAY

— M^{lle} Françoise Rosay?
— M^{lle} Feyder? cinquième à gauche, me répond le concierge.

Cinq étages et pas d'ascenseur dans cet immeuble bâti à l'ombre de la Tour Eiffel, il y a trente ans, par un architecte peu enclin à croire au progrès du siècle.

Voilà qui ne faisait pas l'affaire de M. Charles Rickard, qui s'en allait dernièrement interviewer la nouvelle vedette française, qui est la femme, on le sait, du célèbre metteur en scène Jacques Feyder.

Mais, ainsi qu'il le raconte dans son interview de « 1934 », il se consola d'avoir monté les marches quand Françoise Rosay

le reçut et lui assura que « c'était un excellent exercice ».

Le bavardage s'engage. Rickard dit à Françoise Rosay que ses rôles ne semblent pas correspondre à ce qu'elle est et ce qu'elle fait dans la vie.

— Ah voilà! Qu'est-ce que je fais dans mes films?

— Vous fumez?

— Je ne fume pas.

— Vous buvez?

— Je ne bois jamais. J'ai horreur de ça.

— Vous jouez?

— Les cartes m'inspirent une répulsion sans pareille.

— Vous êtes triste et désabitué le vendredi?

— Je suis gai de nature.

— Vos rôles donnent pourtant une poignante idée de vérité.

— Merci.

Le téléphone s'est mis à résonner.

— Excusez-moi.

Rickard profite de la minute d'absence pour examiner le petit salon meublé avec goût et rempli de photos. L'une d'elles nous apprend que M^{lle} Feyder est une maman heureuse. Sur une autre, la dédicace élogieuse d'un célèbre professeur de chant apprend qu'elle a fait avec succès du grand opéra, ce qui est nouveau.

Françoise Rosay revient.

— Quel est donc votre metteur en scène préféré, demande innocemment Rickard.

— Cette question!

Evidemment, j'aime à avoir confiance en mon metteur en scène. Et en qui pourrai-je avoir plus confiance qu'en lui?

— Quel beau compliment pour le mari.

— En dehors du théâtre et du cinéma, de votre mari, de vos enfants, y a-t-il, Madame, un objet, un être, une institution, une entité que vous aimez au-dessus de tout?

— Par dessus tout, j'aime la paix!

Je me suis aussitôt enfui, raconte Rickard. Mais on m'a rattrapé dans le vestibule en m'assurant que les journalistes n'étaient nullement en cause.



NOËL-NOËL



JEAN SERVAIS et MARCELLE CHANTAL



MARCEL SIMON